

filles ayant eu le plus grand désir des bracelets d'or que les Sabins portaient, offrit de leur livrer le fort, et demanda pour prix de sa trahison ce que les Sabins portaient à leur bras gauche. Tatius le lui ayant promis, elle ouvrit la nuit une des portes de la citadelle, et y fit entrer les Sabins. Antigonus n'est pas le seul qui ait dit qu'il aimait ceux qui trahissaient, mais non pas ceux qui avaient trahi; non plus qu'Auguste, lorsqu'il dit, à l'occasion du Thrace Rhymitalces, qu'il aimait la trahison, et qu'il haïssait le traître. Cette disposition est commune à tous ceux qui se servent des méchants : comme on fait quelquefois usage du fiel et du venin de certains animaux, de même on emploie les traîtres quand on a besoin d'eux; mais, après en avoir obtenu ce qu'on voulait, on déteste leur perfidie. Tatius, plein de ce même sentiment envers Tarpéia, ordonne aux Sabins, pour remplir les conditions du traité, de ne pas lui épargner ce qu'ils portaient au bras gauche. Lui-même le premier, ayant détaché son bracelet, il le lui jeta à la tête avec son bouclier : tous les soldats suivent son exemple; et dans un instant Tarpéia est accablée sous le poids de l'or et des boucliers, qui pleuvaient sur elle de toutes parts. Tarpéia fut enterrée dans le lieu même, qui prit le nom de roche Tarpéienne, et le conserva jusqu'à ce que Tarquin l'Ancien l'eut consacré à Jupiter : alors on transporta ailleurs les ossements de Tarpéia, et son nom se perdit. Il n'est resté qu'à une des roches du Capitole, qui s'appelle encoré aujourd'hui la roche Tarpéienne, d'où l'on précipite les criminels.

Romulus, voyant les Sabins maîtres de la forteresse, transporté de colère, les défie au combat. Tatius l'accepte sans balancer, parce qu'il se voyait une retraite sûre en cas qu'il fût forcé. Le champ de bataille, étant resserré entre plusieurs montagnes, devait rendre nécessairement le combat difficile et rude pour les deux partis. Il était d'ailleurs si étroit, qu'il ne laissait pas la facilité de fuir l'ennemi ni de le poursuivre. Enfin le Tibre, qui s'était débordé, avait en se retirant laissé dans la plaine où est aujourd'hui la grande place un borbier profond, qu'il n'était facile ni d'apercevoir ni d'éviter, parce qu'il était couvert d'une croûte épaisse, d'où il eût été impossible de sortir si l'on s'y fût engagé. Les Sabins, qui ne connaissaient pas le terrain, allaient donner dans cette fondrière, lorsqu'un heureux hasard les en préserva. Un de leurs officiers, nommé Curtius, fier de son courage et de sa réputation, s'était

avancé loin du corps de l'armée; son cheval tomba dans le borbier et s'y enfonça. Curtius fit tout son possible pour l'en retirer; mais, voyant ses efforts inutiles, il y laissa son cheval et se sauva. L'endroit s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, le lac Curtius. Les Sabins, ayant évité ce danger, engagèrent le combat, qui fut sanglant et longtemps douteux; il périt beaucoup de monde dans les deux partis, entre autres Hostilius, mari d'Hersilie, et, à ce qu'on croit, aïeul de Tullus Hostilius, qui fut roi de Rome après Numa.

Il y eut en peu de jours plusieurs combats; mais le dernier fut le plus mémorable de tous. Romulus, blessé à la tête d'un coup de pierre qui manqua de le renverser, et hors d'état de tenir tête à l'ennemi, quitta le champ de bataille. Il se fut à peine retiré, que les Romains plièrent, et furent repoussés jusqu'au mont Palatin. Romulus, un peu revenu de sa blessure, voulait reprendre ses armes pour arrêter les fuyards, et leur criait de toute sa force de tenir ferme et de combattre; mais, voyant que la fuite était générale, et que personne n'osait faire face à l'ennemi, il lève les mains au ciel, et conjure Jupiter d'arrêter ses troupes, et de sauver les Romains sur le penchant de leur ruine. Il avait à peine fini sa prière, qu'un grand nombre de fuyards eurent honte d'abandonner ainsi leur roi, et, par un changement subit, le courage prenant en eux la place de la frayeur, ils s'arrêtèrent à l'endroit où est maintenant le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire qui arrête. Là ils se rallient et repoussent les Sabins jusqu'au lieu où sont maintenant le palais appelé Régia et le temple de Vesta.

Comme ils se préparaient de part et d'autre à recommencer le combat, ils sont arrêtés par le spectacle le plus étonnant et le plus difficile à représenter. Les Sabines qui avaient été enlevées, accourant de tous côtés avec de grands cris, et comme poussées par une fureur divine, se précipitent au travers des armes et des monceaux de morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres les cheveux éparés; et toutes ensemble, adressant la parole, tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, leur donnent les noms les plus tendres. Les deux partis, également touchés de ce spectacle, les reçoivent au milieu d'eux. Alors leurs cris percèrent jusqu'aux derniers rangs, et leur état remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié, qui devint encore plus vif lorsque, après des remontrances aussi libres que justes,

elles finirent par les prières les plus pressantes : « Qu'avons-nous fait? leur dirent-elles; et par quelle offense avons-nous mérité et les maux que nous avons déjà soufferts, et ceux que nous souffrirons encore? Enlevées par force, et contre toute justice, par les hommes à qui nous appartenons maintenant; longtemps négligées, après un tel outrage, par nos frères, nos pères et nos proches, nous avons eu le temps de nous attacher à ces Romains qui étaient l'objet de toute notre haine, et de former avec eux des liens si intimes, que nous sommes forcées aujourd'hui de craindre pour ceux de nos ravisseurs qui ont encore les armes à la main, et de pleurer ceux d'entre eux qui sont morts. Vous n'êtes pas venus nous venger de cette injustice pendant que nous étions encore filles, et vous venez aujourd'hui arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs enfants! L'abandon et l'oubli dans lequel vous nous laissâtes alors furent moins déplorables que les secours que vous nous donnez maintenant. Malheureuses que nous sommes! voilà les marques de tendresse que nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques de pitié que vous nous avez données. Si vous vous faites la guerre pour d'autres motifs qui nous soient inconnus, du moins devez-vous poser les armes par égard pour nous, qui vous avons unis par les titres de beaux-pères, d'aïeux et d'alliés, avec ceux que vous traitez en ennemis; mais si c'est pour nous que vous combattez, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-fils; rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous priver de nos maris et de nos enfants. Nous vous en conjurons; épargnez-nous un second esclavage. »

Ce discours d'Hersilie, soutenu par les prières des autres, amena une suspension d'armes, et les généraux s'abouchèrent. Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés, les pansent avec soin, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons; que leurs maris, pleins de respect pour elles, les traitent avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. D'après cela, le traité fut bientôt conclu, aux conditions suivantes : Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient assujetties à d'autre travail ni à d'autre service que de filer de la laine; que les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait toujours appelée Rome, du nom de Romulus, et que les Romains pren-

draient celui de Quirites, du nom de Cures, patrie de Tatius; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble et partageraient le commandement des armées. La ville étant ainsi augmentée du double de citoyens, on prit entre les Sabins cent nouveaux sénateurs, qui furent incorporés aux anciens. On porta les légions à six mille hommes de pied et à six cents chevaux. Le peuple fut divisé en trois tribus : la première, des *Rhamnenses*, du nom de Romulus; la deuxième, des *Tatienses*, du nom de Tatius; et la troisième, des *Lucerenses*, en mémoire du bois sacré où la plupart des habitants trouvèrent un asile, et obtinrent ensuite le droit de bourgeoisie; car chez les Romains les bois sacrés s'appellent *luci*. Le nom de tribu que porte encore chacune de ces divisions prouve qu'il n'y en eut d'abord que trois; leurs chefs s'appellent tribuns. Chaque tribu fut partagée en dix bandes, qui portent, dit-on, les noms des Sabines enlevées; mais je crois cette opinion fautive, car la plupart ont les noms des lieux où elles furent placées. Au reste, on décerna plusieurs honneurs à ces femmes : il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues; qu'on ne proférerait en leur présence aucune parole déshonnête; qu'on ne se dépouillerait pas devant elles; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal; que leurs enfants porteraient au cou l'ornement appelé bulle, à cause de sa ressemblance avec ces bulles qui se forment sur l'eau pendant la pluie, et qu'ils auraient aussi la robe bordée de pourpre.

Il y avait cinq ans que Tatius régnait lorsque quelques-uns de ses parents et de ses amis, ayant rencontré des ambassadeurs qui allaient de Laurente à Rome, voulurent leur enlever de force tout ce qu'ils avaient; et comme ceux-ci se mirent en état de défense, ils furent massacrés. Romulus voulait qu'un crime si atroce fût puni sur-le-champ; mais Tatius trainait l'affaire en longueur, et cherchait à gagner du temps. C'est la seule occasion où le public les ait vus en différend; jusque-là ils s'étaient conduits avec la plus grande modération, et avaient agi de concert dans toutes les affaires. Les parents de ceux qui avaient été tués, désespérant d'obtenir justice, à cause de l'intérêt que Tatius avait à ce meurtre, se jetèrent sur lui un jour qu'il faisait avec Romulus un sacrifice à Lavinium, et le tuèrent; mais, rendant hommage à l'équité de Romulus, ils le reconduisirent honorablement en le comblant de louanges. Romulus emporta le corps de Tatius, lui fit des obsèques

convenables à son rang, et l'enterra sur le mont Aventin, près du lieu appelé Armilustrum; mais il ne pensa point à venger sa mort. Quelques historiens racontent que la ville de Laurente, craignant sa vengeance, lui livra les meurtriers, et qu'il les renvoya en disant que le meurtre avait été justement puni par le meurtre. Cette conduite fit soupçonner et dire qu'il était bien aise d'être délivré d'un collègue.

Mais elle n'excita aucun trouble ni aucun mouvement séditieux parmi les Sabins. Les uns, par l'amour qu'ils avaient pour lui, les autres, par la crainte de sa puissance, d'autres enfin, parce qu'ils le regardaient comme un dieu, persévérèrent dans les sentiments de respect et d'admiration qu'ils avaient toujours eus pour lui. Plusieurs peuples étrangers lui payaient également ce tribut d'hommage. Les anciens Latins lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Il s'empara de Fidènes, ville voisine de Rome. Les uns disent que ce fut par surprise, qu'il envoya d'abord un corps de cavalerie pour en rompre les portes, et qu'il parut ensuite lui-même avec le reste de son armée; d'autres prétendent que les Fidénates avaient fait les premiers des courses sur le territoire de Rome, et poussé le dégât jusqu'aux faubourgs de la ville. Romulus, qui leur avait dressé une embuscade, tomba sur eux à leur retour, et prit leur ville, qu'il ne fit point détruire. Il y établit une colonie romaine, et y envoya, le jour des ides d'avril, deux mille cinq cents citoyens pour l'habiter. Peu de temps après, Rome fut frappée d'une peste qui emportait subitement et sans maladie ceux qui en étaient atteints; elle s'étendit sur les arbres et sur les troupeaux, qu'elle frappa de stérilité: il plut du sang dans la ville; en sorte qu'aux maux qui sont la suite fatale d'un tel fléau se joignit une frayeur superstitieuse, qui s'accrut encore lorsqu'on vit la ville de Laurente affligée de la même calamité. On ne douta plus alors que ce ne fût la vengeance divine qui s'appesantissait sur les deux villes, pour punir le meurtre de Tatius et celui des ambassadeurs. En effet, dès que les meurtriers eurent été livrés de part et d'autre, le fléau cessa. Romulus purifia Rome et Laurente par des expiations, que l'on continue même aujourd'hui près de la porte Férentine.

La peste n'avait pas encore cessé dans Rome lorsque les Camériens, persuadés que les Romains souffraient trop de la maladie

pour pouvoir se défendre, vinrent faire des courses sur leurs terres. Mais Romulus, sans perdre un instant, marcha contre eux, les défit, en laissa six mille sur la place; et s'étant rendu maître de leur ville, il fit transférer à Rome la moitié de ceux qui s'étaient sauvés de la déroute, et envoya à Camérium deux fois autant de Romains qu'il y avait laissé d'habitants. C'était le jour des calendes d'août, et il n'y avait guère que seize ans que Rome était bâtie, tant sa population s'était accrue dans ce petit nombre d'années! Parmi les dépouilles de Camérium, il se trouva un char de cuivre attelé de quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain; il y fit aussi placer sa propre statue, couronnée par la Victoire.

Quand ses voisins virent sa puissance si affermie, les plus faibles restèrent soumis, contents de vivre en sûreté. Mais les plus puissants, excités par la crainte et par la jalousie, sentirent que, loin de mépriser Romulus, ils devaient s'opposer à ses progrès et réprimer son ambition. Les Véiens, maîtres d'un territoire très étendu et d'une ville considérable, furent, entre les Toscans, les premiers qui commencèrent la guerre. Ils prirent pour prétexte de redemander Fidènes, comme une ville qui leur appartenait: prétention non seulement injuste, mais ridicule de la part de gens qui, n'ayant donné aucun secours aux Fidénates lorsqu'ils étaient en guerre avec les Romains, venaient réclamer les maisons et les terres après qu'elles avaient passé en d'autres mains. Renvoyés avec mépris par Romulus, ils se partagèrent en deux corps d'armée, dont l'un vint attaquer les Romains près de Fidènes, et l'autre marcha contre Romulus. A Fidènes, ils eurent l'avantage, et tuèrent deux mille Romains; mais l'autre corps de troupes fut battu par Romulus, qui leur tua plus de huit mille hommes. Il y eut près de Fidènes une seconde action, où, de l'aveu de tout le monde, le succès fut dû en entier à Romulus, qui déploya autant d'adresse que de courage et fit paraître une force et une promptitude au-dessus de l'humanité. Romulus, ayant mis les Véiens en déroute, ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards; il marcha droit à Véies, dont les habitants, consternés d'un si grand échec, ne firent aucune résistance et eurent recours aux prières. Ils obtinrent un traité de paix et d'alliance pour cent ans, à condition de livrer aux Romains une portion considérable de leur territoire, et de leur céder les salines qu'ils avaient près du Tibre. Ils donnèrent pour

otages cinquante de leurs principaux citoyens. Après cette victoire, Romulus triompha le jour des ides d'octobre. Il était suivi d'un grand nombre de prisonniers, et, entre autres, du général des Véiens, homme déjà vieux, et qui dans cette occasion ne s'était pas conduit avec la sagesse et l'expérience qu'on devait attendre de son âge. De là vient qu'encore aujourd'hui dans les sacrifices de victoire on conduit au Capitole, par la place publique, un vieillard vêtu de pourpre qui porte au cou une de ces bulles qu'on donne aux enfants. Il est précédé d'un héraut qui crie : *Sardiens à vendre*; parce que les Toscans passent pour une colonie venue de Sardes en Lydie, et que Véies est une ville de la Toscane.

Ce fut la dernière guerre de Romulus. Dès ce moment il ne sut



Fig. 3. — Un licteur.

pas éviter l'écueil ordinaire à presque tous ceux que des faveurs singulières de la fortune ont élevés à une très grande puissance. Enflé de ses succès, plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, il perdit cette affabilité populaire qu'il avait conservée jusqu'alors et prit les manières odieuses d'un despote. Il offensa d'abord les citoyens par le faste de ses habits. Vêtu d'une tunique de pourpre, et par-dessus d'une robe bordée de même, il donnait ses audiences assis sur un siège renversé, et entouré de ces jeunes gens qu'on ap-

pellait Célères, à cause de leur promptitude à exécuter ses ordres. Il ne paraissait en public que précédé de licteurs armés de baguettes avec lesquelles ils écartaient la foule, et ceints de courroies dont ils liaient sur-le-champ ceux qu'il ordonnait d'arrêter.

Numitor, son aïeul, étant mort, Romulus devait réunir à son domaine le royaume d'Albe. Mais il en avait laissé le gouvernement au peuple, pour gagner par là sa confiance, et s'était seulement réservé d'y nommer tous les ans un magistrat pour rendre la justice. Cette imprudence apprit aux principaux de Rome à désirer un État indépendant et sans roi, où ils pussent commander chacun à leur tour. Les patriciens, décorés simplement d'un vain titre et de quelques marques d'honneur, mais n'ayant aucune part aux affaires, étaient appelés au conseil par coutume, plutôt

que pour y délibérer. Ils écoutaient en silence les ordres du roi, et se retiraient ensuite sans avoir d'autre avantage sur le peuple que d'être instruits les premiers de ce qui avait été décidé. Ce n'était pas encore ce qui les eût le plus blessés; mais quand Romulus, de sa seule autorité et sans leur approbation, sans même les avoir consultés, eut distribué aux soldats les terres qu'il avait conquises et rendu aux Véiens leurs otages, alors le sénat se crut indignement outragé.

Aussi, lorsque, peu de temps après, Romulus disparut subitement, le soupçon de sa mort tomba sur les sénateurs.

On a conjecturé qu'ils s'étaient jetés sur lui dans le temple de Vulcain, qu'ils l'avaient mis en pièces, et que chacun avait emporté sous sa robe une partie de son corps. D'autres ont dit que cette disparition n'eut lieu ni dans le temple de Vulcain ni en présence des sénateurs seuls; mais que Romulus, tenant ce jour-là une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais de la Chèvre, il se fit tout à coup dans l'air une révolution extraordinaire, et qu'il survint une tempête si affreuse, qu'il serait impossible de la décrire. La lumière du soleil fut totalement éclipmée, une nuit horrible couvrit les airs; on n'entendait de toutes parts que de grands éclats de tonnerre, que des vents impétueux qui soufflaient avec violence. Le peuple, effrayé, se dispersa; mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres. Dès que l'orage fut passé et que le jour eut repris sa lumière, le peuple revint au lieu de l'assemblée. Son premier soin fut de demander et de chercher le roi, qui ne paraissait pas; mais les sénateurs, arrêtant ses perquisitions, lui ordonnèrent d'honorer Romulus, qui venait d'être enlevé parmi les dieux, et qui désormais serait pour eux, au lieu d'un roi doux et humain, une divinité propice. Le petit peuple les crut sur leur parole; ravi de joie et plein d'espérance, il se retira en adorant le nouveau dieu. Mais d'autres, animés par le ressentiment et la vengeance, poussèrent plus loin leurs recherches, et causèrent de vives inquiétudes aux sénateurs, en les accusant d'être les meurtriers du roi et de chercher à couvrir leur crime par des contes ridicules.

Pendant le tumulte que cet incident fit naître, un des premiers patriciens, généralement estimé pour sa vertu, qui avait suivi Romulus d'Albe à Rome et avait joui de la confiance et de la familiarité de ce prince, Julius Proculus, s'avança au milieu de la

place publique, et là, en présence de tout le peuple, il jura, parce qu'il y avait de plus sacré, qu'en revenant de l'assemblée Romulus lui avait apparu plus grand et plus beau qu'il ne l'avait jamais vu et couvert d'armes plus brillantes que le feu ; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah ! prince, que t'avons-nous fait, et pourquoi nous as-tu quittés, en nous exposant aux accusations les plus graves et les plus injustes, en laissant toute la ville privée d'un père et plongée dans un deuil inexprimable ? » Que Romulus lui avait répondu : « Les dieux veulent, Proculus, qu'après avoir vécu si longtemps avec les hommes, quoique fils d'un dieu ; qu'après avoir bâti une ville qui surpassera toutes les autres en puissance et en gloire, je retourne au ciel, d'où je suis descendu. Adieu ; va dire aux Romains qu'en pratiquant la tempérance, en exerçant leur courage ils s'élèveront au plus haut point de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Le caractère de Proculus et le serment qu'il avait fait firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs, l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme, que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.



Fig. 4. — Jeune écolier romain portant une bulle pendue à son cou.

NUMA¹

LE CULTE. — LES LOIS.

Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque ce prince alla faire un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat et de la plus grande partie du peuple. Tout à coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire. Une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre avec des tourbillons d'un vent impétueux et des coups de tonnerre si épouvantables, que le peuple, effrayé, prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne trouva pas même son corps ; ce qui fit naître de violents soupçons contre les sénateurs. Le bruit courut parmi le peuple que las du gouvernement d'un roi, et voulant attirer à eux seuls toute l'autorité, ils s'étaient défaits de Romulus, qui à la vérité depuis quelque temps les traitait d'une manière plus dure et plus despotique. Mais ils assoupirent bientôt ces murmures en décernant à ce prince les honneurs divins, en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été appelé à une destinée bien plus heureuse. Proculus même, un des citoyens les plus distingués, jura publiquement qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu lui ordonner qu'à l'avenir on l'appelât Quirinus².

1. Numa règne de 714 à 670 avant J.-C.

2. Ce paragraphe montre comment Plutarque se répète. Il a résumé ici ce qu'il avait dit à la fin de la vie de Romulus. J'ai autant que possible, dans cette édition classique, supprimé ces redites. (L. H.)